

Dites-lui que je l'aime (Claude Miller)

Garance Meillon

Mai 2020

À vitesse régulière, une voiture serpente sur une route en lacets. Une route de montagne, à une seule voie, sans issue ni demi-tour possible, tout comme la phrase : David aime Lise et elle ne veut pas de lui. A priori, à tel constat pas de sortie de secours : il faut se faire une raison et poursuivre son trajet. Sans rancune.

Mais c'est Depardieu qui est au volant de la 404, et Depardieu, à cet âge-là surtout — « j'ai 27 ans, j'ai la pêche ! », ainsi qu'il le déclarera lui-même au cours du film — peut tout accomplir, alors il fonce dans les pare-chocs pour faire reculer les voitures sur les routes impraticables, véhicules qui ensuite tombent d'eux-mêmes, comme par un coup du sort, dans les précipices qui menacent quiconque va s'aventurer sur des hauteurs pareilles.

Depardieu aime Lise (Dominique Laffin) et ne veut rien entendre, distribuant claques et coups de poings avec autant de panache qu'il ferraillera plus tard contre les pleutres dans "Cyrano". Son envergure est celle des héros, et son amour à sens unique il le porte en étendard, si fier et si beau que l'objet de son affection n'est plus qu'un accessoire. Un pauvre casse-croûte pour un ogre de cette trempe. Rarement la souffrance aura-t-elle pu prétendre à de telles lettres de noblesse. Gérard Depardieu porte un imper large, de grosses lunettes, des pulls d'hiver, il est bravache, à l'aise dans ses années 70, tandis qu'à côté un Christian Clavier tout fluet s'acquitte avec un peu de cabotinage de son rôle de sous-fifre, lequel se voit en permanence projeté à terre par le géant, pour chaque fois se relever au son de cymbales inaudibles, clown curieusement hors contexte dans ce film étonnamment calme sur l'amour obsessionnel.

Avec une telle trame, on aurait pu s'attendre à un thriller haletant, et l'on entendrait presque de gros sabots hollywoodiens piaffer à l'écurie, mais le film demeure dans une étrange demi-teinte, tout y semble assourdi, contenu, comme sous l'effet de la neige qui tombe à intervalles réguliers sur cette petite ville de montagne.

Dans ce film Depardieu dit des phrases comme « le tutoiement n'est pas nécessaire », et c'est à son pire ennemi qu'il les adresse. La caméra de Miller s'amuse avec les reflets, les traquant dans les tableaux, les photographies, les vitres, l'eau — autant de miroirs changeants pour une même idée fixe.

Une idée : pas l'amour. Juliette (Miou-Miou), une voisine qui l'aime, ne s'y trompe pas, et en attendant son heure la martyr consentante aux yeux cerclés de khôl va chercher son halo dans la lumière du héros. Quand elle veut l'inviter à sortir, il lui répond « j'ai beaucoup de travail, vous savez...? » de la même façon qu'il aurait dit « j'aime une autre femme... vous le savez ? », avec dans la voix une timidité un peu désolée, qui réapparaîtra lorsqu'il lui fera remarquer que son lit est trop petit pour deux. Et elle de répondre « ça ne fait rien », et d'accepter, d'accepter même un temps de devenir comme lui, fouillant et épiant à son tour l'être aimé, image insaisissable peut-être plus tangible à distance. Le film est de Claude Miller, mais on pense bien sûr à Max Ophüls et à sa ronde cruelle des sentiments.

Et c'est aussi à un autre film que l'on songe à la fin, au "Lauréat" de Mike Nichols, quand, à une mariée que l'on voudrait enlever, tentent de s'interposer des personnages derrière une vitre, en hauteur, dans une piscine qui se métamorphose successivement en église puis en mausolée — celui d'un temps fantasmé, le temps de l'obsession, lorsque, pour de brefs instants et en

inversant les images, les mouvements d'une femme qui se débat auraient pu passer pour ceux d'une amoureuse.